

1 Masculinité toxique et “male gaze” au cinéma : pour les jeunes, ça ne passe plus

Article réservé aux abonnés 5 minutes à lire

Pauline Demange-Dilasser

Publié le 13/10/21

Partager



Paris, 12 novembre 2019. Des militantes féministes bloquent l'accès à une séance du film *J'accuse*, alors que son réalisateur Roman Polanski est accusé de viol sur mineure.

Christophe ARCHAMBAULT / AFP

LES JEUNES ET LE CINÉMA 6/7 – Violences sexuelles, féminisme, sexisme... Aujourd'hui bien plus visibles que par le passé, de nombreux sujets de société imprègnent fortement la nouvelle génération de spectateurs. Et influencent – parfois radicalement – son rapport aux artistes et à leurs œuvres.

Doit-on séparer l'homme de l'artiste ? Faut-il payer pour aller voir les films de cinéastes accusés de viol ? Comment regarder les œuvres du passé ? Ces questions traversent la jeunesse, plus fortement, semble-t-il, que les générations précédentes. Annette, élève de terminale à Toulouse, l'affirme : « *Les affaires autour de certains réalisateurs changent l'image que l'on a d'eux. Je pense que les jeunes ont plutôt envie de boycotter toutes ces personnes. Ils représentent l'ancienne génération, et nous on est là pour un peu changer les choses !* »

À l'automne 2019, lors de la sortie de *J'accuse*, de Roman Polanski (1), des groupes féministes ont tenté d'empêcher les spectateurs de rentrer en manifestant devant les salles de cinéma dans plusieurs villes. Libérer la parole et occuper l'espace public et médiatique sont des manières de bousculer la situation professionnelle de cinéastes accusés d'agressions sexuelles et la résonance de leur œuvre. Mais trouver la juste attitude à adopter préoccupe les 15-30 ans. « *Je ne me suis jamais empêchée de voir un film pour ces raisons et je ne sais pas si j'ai une position très définie là-dessus. Je pense qu'il faut laisser les gens choisir et ne pas porter de jugements moraux* », expose Lucie, 20 ans, assise à la terrasse d'un café parisien, le dernier livre de l'essayiste féministe **Mona Chollet** sur les genoux. « *Quand ma vision des cinéastes change parce que j'apprends des choses sur eux, ma vision de leur œuvre change aussi*, explique de son côté Alice,

27 ans, cheveux décolorés et piercing dans le nez. *Tu as deux solutions : soit tu ne vois plus les œuvres, soit tu fermes les yeux.* »



Kevin Spacey dans House of Cards. Accusé de harcèlement sexuel en 2017, le comédien a été écarté de la série dont il était le personnage principal.
Netflix

Antoine, 20 ans, passionné de cinéma, refuse de donner du crédit à l'œuvre de cinéastes accusés de viol ou de violences sexistes : *« Je ne sépare pas le film du réalisateur, du coup je n'irai pas voir de films de Polanski. J'avais commencé à regarder la série House of Cards, mais quand Kevin Spacey a été accusé de harcèlement sexuel, j'ai arrêté. Je ne veux pas m'intéresser à ce que des artistes comme lui disent et font. »* De son côté, la youtubeuse Clararunaway, 24 ans, a décidé de ne pas se servir de sa notoriété pour donner de la visibilité à certains réalisateurs sur sa chaîne : *« Je préfère annoncer qu'il y a Portrait de la jeune fille en feu de Céline Sciamma sur Arte que d'être obligée de dire "ce mec-là, il craint" et d'expliquer pourquoi. »*

1. Tribunal populaire

Refuser de payer pour voir ces films au cinéma est également une manière de résister. Quand Lucie veut voir un long métrage « problématique », elle se rend dans un multiplexe, prend une place pour une autre séance... et bifurque discrètement vers la salle où est projeté le film en question, raconte-t-elle dans un petit rire. *« Je ne veux pas financer quelqu'un qui a des comportements que je condamne, je ne veux pas l'encourager et lui donner une légitimité qu'il ne devrait plus avoir, précise Alice. C'est une justice très personnelle mais elle n'a de poids que si elle est faite en groupe. »* La virulence d'un tribunal populaire qui condamne avant que la justice institutionnelle ait pu faire son travail trouble toutefois les jeunes. C'est pourquoi Lucie estime qu'*« il est important de croire les personnes qui se disent victimes mais aussi de respecter la présomption d'innocence des accusés »*.

Perrine Quennesson, jeune enseignante de critique à l'École supérieure d'études cinématographiques de Paris, est chaque jour confrontée à ces questionnements : *« La nouvelle génération est plus politisée qu'avant, plus connaisseuse des problématiques actuelles autour du féminisme, du racisme, de la question du genre, ou de l'environnement. Cela rend ces jeunes plus ouverts et conscients du monde dans lequel ils vivent. Ils y sont plus sensibles, au risque, parfois, que ces considérations, nécessaires, prennent toute la place dans la vision d'une œuvre, laissant de côté l'esthétique et le contexte, par exemple. »*



Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg dans *À bout de souffle* (Jean-Luc Godard, 1959).
Raymond Cauchetier - Bella Production

Parfois ces questions peuvent venir parasiter des œuvres cinématographiques plus anciennes. Les conservateurs américains parlent de « cancel culture » quand elles sont menacées de censure, voire « d’effacement », à cause de leur caractère sexiste ou raciste. Le terme est repris à outrance dans les médias et, en France, surtout utilisé par la droite dure. Une étude Ifop menée en 2021 montrait pourtant que seulement 32 % des moins de 35 ans avaient connaissance de l’expression et que seulement 15 % de ce nombre était capable d’expliquer de quoi il s’agit. Fabienne (le prénom a été changé) raconte avoir dû arrêter le visionnage d’*À bout de souffle*, de Jean-Luc Godard (1960), avec ses deux adolescentes, choquées par la muflerie du personnage de Jean-Paul Belmondo : « *Bébel n’évoquant rien pour elles, son “charme” n’excusait rien de son attitude.* »

2. Témoignages du passé

Pourtant, relire à travers le prisme de 2021 les œuvres antérieures aux années 90 peut être délicat. Pour Lucie, des films se révèlent difficiles à visionner aujourd’hui : « *Sachant qu’on est vachement sensibilisés au “male gaze” [le regard masculin dominant dans la pop culture, ndlr], forcément, parfois ça m’empêche d’apprécier des films anciens. Mais j’ai quand même envie de les voir parce qu’ils offrent d’autres intérêt.* » Alice en est persuadée : « *Certains films racistes ou sexistes, remis dans leur contexte, marquent quand même leur époque.* » La youtubeuse Clararunaway explique pourtant ne pas souhaiter recommander des œuvres trop datées à son goût. Elle cite *Conte d’été*, d’Éric Rohmer (1996), dans lequel un étudiant hésite entre trois jeunes femmes attirées par lui : « *Si tu conseilles un film comme ça à quelqu’un qui a déjà une mentalité à l’ancienne, tu le renforces dans son idée qu’il a raison de penser ça.* »



Amanda Langlet et Melvil Poupaud dans *Conte d’été* (Éric Rohmer, 1996).
Films du Losange

Pas question pour les jeunes cinéphiles d'éliminer ces témoignages du passé, aussi « problématiques » les considèrent-ils parfois. En revanche, accompagner les spectateurs pour que ces films soient replacés dans leur contexte semble la moindre des choses. « *En tant que professeure, cela m'oblige à un réexamen personnel sur ce que je transmets et sur la manière de le faire*, assure Perrine Quennesson. *Il ne faut pas s'interdire de traiter des œuvres ou des cinéastes mais plutôt réfléchir à pourquoi on le fait, dans quel but et ce que l'on veut apporter.* »